

CANADA MUSICAL

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.

Vol. I.

MONTREAL, 1^{er} SEPTEMBRE, 1866.

No. 1

LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1^{er} de chaque mois
PAR ADELARD J. BOUCHER,
Editeur-Propriétaire.

Bureau, à Montréal,
Rue Notre Dame, No. 260.

ABONNEMENT, avec PRIME,

\$1.00 par année,

Rigoureusement payable d'avance.

10 centins le Numéro.

PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du

CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année,) aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix,—pour la valeur d'une piastre,—montant entier de son abonnement.

Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascarade Quadrille	Dotémus	50 cts.
Jacques Cartier Quadrille	De Terlac	50 "
Hippocrate Quadrille	Valade	50 "
Les Acadiens Quadrille	Desjardins	50 "
Les Canotiers du St. Laurent	Boucher	50 "
La Confédération Quadrille	Casorti	60 "
Platon Polichinelle Quadrille	Legendre	50 "
Observal Quadrille	De Terlac	50 "
Russian Carriage Song Galop	Rellé	50 "
La Couronne de lauriers	Lavallée	75 "
Souvenir de Sabatier, Valses	Boucher	50 "
L'oiseau-mouche	Lavallée	50 "
The Bonnie Blue Flag	Southern	50 "
L'etitia—Caprice de Salon	Casorti	35 "
Notre Religion, (Chant national)	Olivier	30 "
Il me l'avait promis, Romance	Henrion	30 "
Dieu, mon enfant,	Robillard	30 "
Jolly dogs Galop	Boucher	30 "
Rosée amère, Romance	Abt.	25 "
Le Dr. Grégoire, Chansonnette	Nadaud	25 "
Petite Alouette, Romance	Peltier	25 "
Grande Marche Canadienne	Sabatier	25 "
Mazurka des Etudiants	Mignault	15 "

Les abonnés de la campagne devront inclure un timbre de poste de .05 centins, pour payer le port des morceaux qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Exposé.—Nouvelles musicales du Canada.—La jeunesse d'Haydn, par Ad. Adam.—Correspondances.—Bulletin religieux.—Pensez-y: Poésie, par Achille de Clésieux.—Conseils aux jeunes musiciens, traduits par l'Abbé Fr. Liszt.—De L'enseignement du Piano.—A quel âge peut on commencer l'étude du Piano?—Comment reconnaître si un enfant est bien organisé pour la musique? par Félix Le Couppey.—Publications musicales récentes.—Bibliographie Canadienne.—Changements et nominations.—Chronique des Etats-Unis.—Giuseppe Verdi, par Léon Escudier.—Chronique étrangère.—La Société Numismatique et Archéologique de Montréal.—Calendrier et guide des Chantres et Organistes, pour le mois de Septembre.—Annonces.

EXPOSÉ.

La publication de cette Revue musicale, artistique et littéraire signale la troisième tentative en Canada, dans le court espace de six ans, pour établir un journal spécialement destiné à créer et à répandre, en ce pays, le bon goût de la musique et des beaux-arts en général.

Peut-être les insuccès de nos deux prédécesseurs* auraient-ils dû modérer le zèle imprudent qui nous lance dans la publication de cette Revue, — nous avouons même franchement que nous consentons à passer pour téméraire dans notre entreprise. Pourtant, sans attacher une importance exagérée à la vertu mystérieuse d'un troisième essai, nous avons foi dans l'entreprise que nous abordons aujourd'hui, et le moment nous paraît enfin opportun pour l'établissement, en Canada, d'un organe destiné à unir plus étroitement les membres épars de la nombreuse famille musicale et artistique qui surgit en ce pays et va croissant d'un pas rapide.

Bien que, d'une part, notre belle patrie soit jeune encore dans la famille des nations, que, d'autre part, la culture des beaux-arts soit l'indice certain

* L'Artiste, fondé à Montréal en Mai, 1860, par M.M. Paul Stevens, Chas W. Sabatier et Ed Sempé (il n'en fut publié que deux Numéros),—et les Beaux-Arts, publié par Gust. Smith et Boucher et Manseau conjointement et qui subsista, depuis le 1^{er} Avril, 1863 jusqu'au 25 Mai, 1864.

d'une civilisation très avancée,—il convient, néanmoins, que nous les appellions à notre aide. Ce siècle si progressiste pardonnera à notre louable ambition d'avoir songé, un peu tôt peut-être, à revêtir, sous les formes élégantes et recherchées des beaux-arts les signes caractéristiques des nations bien policées et assises sur d'anciennes bases.

Au reste, faisons remarquer qu'en Canada chaque idée spéciale s'est créé, dans la presse, un appui zélé et protecteur. La politique y trouve mille échos, dans ses diverses nuances les plus délicates et les plus opposées: la vérité religieuse et le fanatisme ont leurs organes: l'éducation veille à ses intérêts par la voie de journaux habilement rédigés dans l'une et l'autre langue: la médecine, la jurisprudence, et l'agriculture sont également représentées dans la presse: le gouvernement proclame par la voix de la "Gazette Officielle": l'esprit, la gaieté prend ses ébats dans les Charivari, les Bourdons, les Figaros divers: la littérature indigène a ses franchises coudées dans les Foyers, les Revues, les Mémoires et les Soirées: les écrits étrangers trouvent asile dans l'Echo de la France:—seuls, les beaux-arts seraient négligés, méconnus, abandonnés, sans conseil, sans avocat, sans gardien de leur traditions et de leurs faits et gestes au milieu de nous.

Pour ne mentionner que la musique pourtant, ne l'emporte-t-elle pas sur toutes les spécialités que nous venons de nommer, par le nombre de beaucoup plus considérable de ses dévoués partisans? Ne comprend elle pas, en effet, le jeune âge et l'âge mûr,—l'un et l'autre sexe,—le religieux aussi bien que l'homme du monde; tous les états, tous les rangs, toutes les conditions, nous aurions presque raison de dire—notre population toute entière.

A ces titres elle a bien le droit de réclamer un organe, quelque faible qu'il soit dans ses débuts. De l'encouragement généreux et éclairé qui lui sera accordé dépendra son succès et la somme de bien et d'utilité qu'il peut être appelé à rendre.

Pénétré de cette idée, nous venons présenter aujourd'hui au public musical du pays un journal qui a pour but de veiller aux vrais intérêts des beaux-arts,—de contribuer selon ses forces, à leur heureux avancement parmi nous, et de tenir le lecteur au courant des principaux événements les affectant, qui se passeront en Canada et à l'étranger. Nous réclavons en sa faveur l'appui cordial de ceux au moins qu'il intéresse le plus directement.

Afin de répondre aux désirs des **amateurs de littérature choisie** nous consacrerons plusieurs pages de chaque numéro à la reproduction des plus intéressants articles de littérature et de biographie musicale dus à la plume d'éminents auteurs étrangers, tels que Marie et Léon Escudier, Fétis, Scudo, Ad. Adam et autres. **Professeurs et élèves de musique** y trouveront leur compte en mettant à profit les excellents enseignements de Le Couppey, les précieux conseils de Seimann, de l'Abbé Liszt, de Thalberg et

d'autres maîtres non moins distingués. La famille déjà nombreuse des **jeunes organistes** trouvera d'excellentes suggestions puisées aux meilleurs sources, relatives au **roi des instruments** objet de leurs nobles études. Nous travaillerons, par des raisonnements clairs et concluants, à détrôner de nos tribunes d'oracée ces airs profanes, lascifs et dansants, empruntés aux théâtres, ailleurs même quelquefois,—que l'on permet à des organistes, dépourvus de goût musical comme de sentiment religieux, d'intercaler entre les psaumes surtout,—pour les remplacer par les accords graves et harmonieux dont ils usurpent la place légitime,—par des cantiques joyeux,—par de douces et pieuses mélodies, spécialement destinées à honorer Dieu et à chanter ses louanges. Une page sera spécialement consacrée à indiquer par avance aux **maîtres de chapelle, chantres** et autres **personnes chargées de la direction du chant** dans nos églises, l'office du matin et du soir de chaque Dimanche et fête du mois: peut-être arriverons nous ainsi à établir cette *uniformité* qui conviendrait si bien à la majesté de notre culte, tout en étant, en même temps, symbolique de l'unité de notre foi. Les **Directrices de musique** de nos pensionnats et les **personnes de la campagne**, que l'éloignement et les occupations empêchent de visiter souvent la ville, recevront mensuellement la liste des publications musicales de mérite les plus récentes, avec tous les renseignements nécessaires pour leur permettre d'en former une juste idée.

Si enfin, il se rencontrait sur notre liste d'abonnés anticipés quelqu' Harpagon musical qui craignît de ne pas recevoir, sou pour sou, la valeur de son dollar d'abonnement,—nous le renverrions à notre longue liste de Primes;—s'il possède l'habileté de calcul qui l'on reconnaît à son état, il ne tardera pas à découvrir que, si nous n'avons pas le *dessous* de l'affaire, il en a certainement le *dessus*.

Voici notre première cause plaidée: puisse une longue liste de bienveillants abonnés nous en rendre un jugement favorable.

NOUVELLES MUSICALES DU CANADA.

Les exercices solennels qui précèdent les Distributions de Prix dans nos maisons d'éducation appartiennent ordinairement au domaine de la littérature et des sciences. On les varie quelquefois par l'introduction de charmantes opérettes, de drames émuovants—puis, quelques pièces de musique, agréablement intercalées dans le programme, viennent à propos dissiper cette continuité d'exercices qui, sans elles, dégèneraient en une fatigante monotonie. Le temps nécessairement et plus utilement absorbé par les revues littéraires et les préparatifs aux examens ne permet pas toujours de viser à la *perfection artistique*, quant à la partie musicale de ces séances: ce qui n'empêche pas, néanmoins, que, dans la plupart de nos excellents établissements,—dans ceux surtout qui possèdent ou qui ont su s'attacher

d'habiles professeurs de musique,—les résultats artistiques sont très satisfaisants et rendent également hommage aux talents du professeur et à l'application de l'élève.

Notre qualité de chroniqueur des beaux arts nous fait cependant un devoir de mentionner, d'une manière toute spéciale, les brillants succès musicaux qui ont si magnifiquement couronné les exercices de la fin d'année du collège Ste. Marie de Montréal, mardi et mercredi, les 10 et 11 juillet derniers. Le souvenir de ces charmantes fêtes ne s'effacera pas de sitôt de la mémoire des heureux *dilettanti* qui encombraient, au nombre de plusieurs milliers, la salle académique du collège. Mardi soir la partie musicale du programme comprenait l'ouverture du *Trouvère*, de Verdi, et quatre grands chœurs d'opéra. Il nous ferait plaisir d'entrer dans le détail de l'exécution ravissante de cette musique, par un chœur de quarante jeunes élèves du collège, que secondait habilement un orchestre de dix-huit exécutants *bien exercés* et réunissant tous les éléments nécessaires. Le cadre trop étroit de notre publication nous prive de cette satisfaction : nous avons bien rarement entendu égal, en Canada, aux États-Unis, ou même dans les collèges de la vieille France, l'excellence d'ensemble de ce chant,—soit que nous considérions l'expression charmante avec laquelle il a été rendu,—les *crescendos* habilement ménagés dans la fraîche et riante barcarolle de la *Muette*,—l'extrême précision des coupures, la vigueur de l'attaque dans le sublime Guillaume Tell de Rossini; l'exécution empreinte du sentiment le plus délicat du ravissant *Chœur des cloches* du Stradella de Flotow.

Et le secret d'un si beau succès ! Il nous paraît dû tout entier à l'habile direction du R.P. Laury S.J.,—à cet habile musicien qui, sous l'humble robe du religieux, recèle une âme de véritable *maestro*. C'est lui, croyons nous, qui a tout vivifié—qui a fait passer dans le cœur de ses élèves le surplus de ce feu artistique et enthousiaste qui débordant du sien, a si puissamment électrisé et ravi son auditoire enchanté.

Le second jour de cette fête—artistique autant que littéraire—on répéta, avec un égal succès, deux des chœurs de la veille, accompagnés du piano seulement. M. René Hudon, soprano-premier-prix du collège, charma de nouveau l'auditoire en chantant, avec un sentiment exquis, la délicieuse romance du Luigi Bordèse, intitulée *la Sœur des rossignols*, laquelle—grâce à son heureuse interprétation par ce jeune monsieur (dont la voix charmante trahit sa liaison intime avec la famille des rossignols), est devenue, depuis ce jour, la perle de nos salons Canadiens.

Il paraîtrait qu'en Canada la musique est toujours en saison,—si l'on en juge, du moins, par la simple énumération des concerts qui s'y sont donnés cet été. Le 10 Juillet, M. Oscar Martel, jeune violoniste de talent, se faisait entendre à l'Assomption, assisté de M.M. Salomé Mazurette, pianiste, C. Christin, comique, et du chœur des Montagnards de l'Assomption. Ce concert fut

répété, le 1er Août, à Joliette, avec un nouveau succès, malgré le temps pluvieux. M. Pierre Valois, ténor favori de l'église St. Jacques de Montréal, combla très agréablement le vide causé par l'absence des Montagnards de l'Assomption. Une magnifique recette, destinée à la décoration de la charmante église de Faruham, couronna les généreux efforts de M.M. Oct. Peltier, organiste, Maillet, ténor,—et Mailloux comique, au concert qu'ils y improvisèrent, le 17 Juillet dernier. L'aimable concours de Mme. C. Thibault fut pour beaucoup dans la réussite de cette fête. Le 18 Juillet, les Orphéonistes de Montréal, dirigés par M. Frs. Benoit, et un grand nombre d'artistes et amateurs de la ville, donnaient, à St. Hyacinthe, un concert très bien organisé, au bénéfice des Sœurs-Grises de l'Hotel-Dieu de cette ville. L'élite de la société de St. Hyacinthe se porta, en grand nombre, à cette charmante soirée. Chacun des amateurs s'acquitta de son rôle à merveille : nous devons surtout mentionner Mme DeCoigne, de Lachine, qui interpréta d'une manière ravissante, l'Ave Maria de Gounod, auquel M. A. Lavigne ajouta un accompagnement de violon *obligato* du plus bel effet,—et Mme. Picard, qui chanta avec beaucoup de sentiment l'*Esclave Moresque* de Bordèse. M.J.A. Fowler exécuta sur le piano, avec un entrain et un *brío* remarquables, la grande fantaisie de concert de Jaëll, sur la Fille du Régiment, et—à la demande spéciale de l'auditoire—le Souvenir du Théâtre Italien, de Goria.

Près de quatre mille personnes répondirent à l'appel chaleureux que leur adressa l'organisateur modèle de nos grandes fêtes musicales, M. Omer Allard, dans l'intérêt de l'excellente éducation religieuse qu'offre, aux nombreux élèves qui la fréquentent, la Maîtrise St. Pierre, des RR. PP. Oblats. C'est assez dire que les séances musicales et dramatiques du 29 Juillet et du 12 Août dernier ont eu un plein succès,—abondante recette et auditoire enchanté. Une assistance nombreuse encombra l'Hotel-de-Ville, au concert donné le 8 Août, au bénéfice des orphelins des Sociétés de bienfaisance réunies. Les Orphéonistes y maintinrent leur réputation bien établie, et l'excellente bande du 25c. Régiment se distingua surtout dans l'exécution du célèbre *Russian Carriage Song*. (L'extrême popularité de ce charmant morceau lui a valu une transcription pour le piano, et l'on peut se le procurer ainsi arrangé, chez tous les marchands de musique : prix 50 cents.)

Dimanche, 15 Juillet, M. Jules Hone se rendit gracieusement à l'invitation qui lui fut faite, de se faire entendre à l'église St. Jacques. Ce violoniste consciencieux, qui voile, sous une trop grande modestie, un talent de véritable artiste, exécuta, à l'Offertoire, une pieuse et sublime mélodie de Bellini. Il fut facile de reconnaître, à son exécution sûre et nette, à ses doubles notes d'une justesse irréprochable, à ses trilles et à ses ritournelles rendues avec grace et délicatesse ; à l'absence de cette précipitation qui embarrasse si souvent l'accompagnateur, que ce Monsieur possède toutes les qualités essentielles au vrai mérite.

LA JEUNESSE D'HAYDN

I

Dans un joli petit village situé sur la frontière de l'Autriche, à quinze lieues de Vienne, vivait, il y a plus de cent ans, un pauvre charron nommé Mathias Haydn. Ce brave homme n'était pas riche; mais ses désirs étaient si bornés, qu'il se trouvait heureux du peu qu'il possédait. Toute l'année il avait l'entretien des charrettes et grosses voitures de ses voisins. Ces pauvres gens, aussi peu fortunés que lui, le payaient bien rarement en espèces, mais ils fournissaient à ses besoins par des dons en nature pour prix de son travail. Une seule fois dans l'année, le père Haydn avait l'occasion de gagner quelques florins: c'était lorsque le comte de Harrach, seigneur du village, s'appretait à retourner à Vienne à l'entrée de l'hiver; il faisait alors remettre en état sa voiture de voyage, et le père Haydn n'était pas peu fier, quand la berline du comte venait se poster devant sa modeste bicoque, qu'il décorait alors du nom d'*atelier de charronnage*. Bien souvent il cherchait avec peine, et sans pouvoir la découvrir, quelle était la partie défectueuse de la voiture qui avait besoin de réparation. C'est que le comte de Harrach connaissait la pauvreté de notre charron, et que, lui devant protection comme à son vassal, il ne voulait pas l'humilier et avait toujours l'air de lui donner comme prix de son travail le secours annuel qui apportait un peu d'aïssance dans le ménage. Depuis quelques années le charron avait épousé une cuisinière du comte; celle-ci avait quitté le service lors de son mariage, mais n'avait pas oublié les bontés de son ancien maître.

Lorsque le père Mathias avait reçu de l'intendant la petite somme qu'il croyait avoir gagnée, c'était grande fête dans la maison et je dirai presque dans le village. Allons! nous voilà riches à présent; dimanche, grand concert, s'écriait le père Mathias, et le premier prélèvement qu'il faisait sur son pécule était pour aller à la ville voisine acheter les cordes de harpe qui manquaient depuis quelque temps à son instrument favori.

Nous autres Français, nous avons peine à nous imaginer un petit charron d'un obscur village, cultivant l'instrument de Labarre et de Boehsa; pour qui connaît un peu les mœurs allemandes, cela n'a rien d'étonnant.

Le dimanche, après les offices, auxquels il avait assisté en sa qualité de sacristain de la paroisse, le père Mathias s'asseyait devant sa porte, et au grand contentement de ses voisins, il exécutait sur sa harpe tous les morceaux qu'il savait et dont le nombre était malheureusement un peu restreint, parce qu'il n'avait guère le moyen d'acheter de nouvelle musique. Il se serait même trouvé fort embarrassé sans la complaisance d'un de ses cousins, Frank, maître d'école à Naimbourg. Ce cousin lui prêtait quelques pièces de musique. Il se hâtait de les copier, et les ajustait assez adroitement

pour son instrument. Sa femme avait une assez jolie voix; lui-même possédait une voix de ténor agréable, et souvent ils exécutaient des mélodies nationales, que leur instinct musical, si naturel aux gens de leur pays, leur faisait sur-le-champ arranger à deux voix, avec une bonne disposition d'harmonie. Il était bien rare qu'il ne se recontratât pas, dans la foule réunie pour les entendre, un amateur pour improviser une basse sur ces deux parties, et le trio se trouvait au complet.

Un jour qu'ils s'occupaient ainsi de musique, notre charron vit avec surprise son petit Joseph, à peine âgé de trois ans, venir gravement se poser à côté de lui, armé de deux petits morceaux de bois ramassés parmi les copeaux de son père, et que son imagination d'enfant lui représentait comme une parfaite imitation d'un violon et de son archet. Le père ne fit pas d'abord trop attention à cette singerie d'enfant; mais à peine eut-il joué quelques mesures, qu'il ne put s'empêcher de rire du sang-froid et de l'aplomb imperturbable du petit Joseph. En effet, l'enfant, frottant avec la gravité d'un maître de chapelle, ses deux planchettes l'une contre l'autre, comme s'il eût en réalité tenu un instrument, indiquait parfaitement la mesure, de la tête et du pied. Il n'en fallut pas davantage au père pour reconnaître les dispositions de l'enfant pour la musique; et de ce moment, il s'appliqua à cultiver ce goût naturel. Les progrès du petit Joseph furent rapides: il n'y avait pas de jeux ni d'amusements qui l'intéressassent autant que ses leçons de musique; au bout d'une année, il lisait sa partie de chant à livre ouvert; l'année suivante, son père lui avait acheté une petite harpe, et le concert de famille s'était augmenté d'un nouvel exécutant, faisant sa partie avec une précision et une régularité parfaites.

Le petit Joseph avait grandi; il avait huit ans et son père n'ayant pas cessé de le faire travailler la musique, son goût naturel pour cet art était devenu une passion. Les exercices de son âge n'avaient nul attrait pour lui; son cousin Frank lui avait fait cadeau d'un violon, et, sans maître, l'enfant avait deviné le mécanisme de cet instrument, sur lequel il jouait toutes sortes d'airs, improvisant souvent une partie en tenues, pendant que sa voix se mêlait à celles de son père et de sa mère.

Un dimanche, une chaise de poste s'arrêta à l'entrée du village, un étranger en descend; il demande un charron pour visiter sa voiture. On le conduit à la demeure du père Mathias. C'était l'heure de l'office. Le petit Joseph était seul à la maison. Il prie l'étranger d'attendre le retour de son père qui ne peut tarder à rentrer, et la conversation s'engage entre l'enfant et le voyageur. "A qui est cette harpe?" dit avec surprise ce dernier.

— C'est à papa, dit l'enfant.

— Et qu'en fait-il? reprend l'étranger.

— Comment! ce qu'il en fait? riposte l'enfant: de quel pays venez-vous donc pour ignorer ce qu'on fait d'une harpe? Tenex, je vais vous le montrer, moi. Et il va prendre sa petite harpe que

son hôte n'avait pas encore aperçue et se met à lui jouer tout son répertoire.

— Mais, c'est très-bien, cela ! lui dit l'étranger de plus en plus surpris.

— Est-ce que tu sais aussi lire la musique ? et, en disant ces mots, il avait tiré un rouleau de papier réglé de sa poche.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit l'enfant. Oh ! c'est une messe en musique. Voyons, quelle partie voulez vous que je vous chante ?

— Oh ! celle que tu voudras ou plutôt celle que tu seras en état de déchiffrer.

— Je peux les déchiffrer toutes, et même les jouer sur mon violon. Tenez, écoutez plutôt.

— Et l'enfant exécute la partie de premier dessus sans faire une faute. L'étranger l'attire entre ses genoux :

— Eh mais ! lui dit-il, qui donc t'a montré tout cela ?

— C'est papa.

— Ton père est donc musicien ? il n'est donc pas charron ?

— Pourquoi donc cela ? répond l'enfant ; est ce qu'il n'est pas permis d'être charron et musicien ? mais moi je ne serai que musicien, je ne veux pas être charron, cela fait perdre trop de temps.

— Veux-tu venir avec moi à Vienne ? dit l'étranger, charmé de la vivacité des réparties du petit Joseph,

— Non, répond l'enfant, papa ne pourrait plus me donner mes leçons de musique.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, je t'emmènerai dans un endroit où tu feras de la musique toute la journée ; tu recevras des leçons de violon, de clavecin, de chant, de latin, de tout ce que tu voudras. Tu auras une belle robe rouge le dimanche, et tu chanteras à l'église de Saint-Stéphan.

— Oh ! alors, je vieux bien, reprend l'enfant avec joie, partons à l'instant.

— Un moment, dit l'étranger : il faut au moins que ton père consente à se séparer de toi. — L'enfant rougit, il baisse la tête, ses yeux se remplissent de larmes.

— Comment ! dit-il en tremblant, est ce que vous n'emmènerez pas non plus papa et maman.

— Avec la meilleure volonté du monde, c'est impossible, répond l'étranger en riant. Tu conçois bien, mon petit ami, que je ne peux pas faire recevoir ton père et la mère à la maîtrise comme enfants de chœur.

Le petit Joseph se met alors à fondre en pleurs ; il ne peut se faire à l'idée de se séparer de son père et de sa mère. Mais l'étranger le rassure petit à petit, il lui fait entrevoir une si riante perspective, un avenir si rempli de musique (et ce mot est l'équivalent de bonheur pour l'enfant), que bientôt ses larmes cessent de couler, il ne rêve plus qu'au plaisir du voyage, et il avait ses petites mains passées autour du cou de l'étranger et l'embrassait tendrement, quand le père Mathias rentre, accompagné de sa femme.

— Papa ! papa ! s'écria le petit Joseph en l'apercevant, je t'en prie, laisse-moi aller à Vienne ; voilà un monsieur qui va m'emmener avec lui. — Le père ne comprend rien à cette exclamation, mais l'étranger se lève.

— Monsieur, dit-il au charron, je me nomme Reutter, je suis maître de chapelle de l'église de Saint-Stéphan de Vienne ; le hasard m'a fait connaître les brillantes dispositions de votre petit bonhomme. Si vous y consentez, je le fais admettre à la maîtrise où il recevra une bonne éducation, et en particulier je mettrai tous mes soins à lui donner un talent distingué.

Une pareille proposition ne pouvait qu'être agréable au père Mathias. Il voyait avec chagrin venir le moment où il serait forcé de faire apprendre un métier à son fils, n'ayant pas les moyens de lui donner de l'instruction ; il remercia l'étranger et consentit à tout. Mais en se retournant, il vit sa femme qui pleurait à l'annonce du départ de son fils bien-aimé.

— Eh quoi ! ma bonne Marie, lui dit-il avec un ton de doux reproche, es-tu donc si peu raisonnable de t'affliger de ce qui doit faire le bonheur de notre pauvre petit Joseph ? Qu'est-ce qu'il deviendra, s'il reste avec nous ? Un pauvre charron comme son père, et peut-être, après moi, le sacristain de la paroisse, tandis qu'avec les leçons qu'il va recevoir, il peut être un jour un artiste habile, la gloire de son pays, la consolation de nos vieux jours. Allons, un peu de courage, ma bonne Marie. D'ailleurs, ajouta-t-il, notre famille peut bientôt s'augmenter, et tous nos enfants ne pourront pas toujours rester avec nous ; et si c'est pour leur bien, il vaut mieux nous en séparer de bonne heure.

Tout cela était certes fort raisonnable ; mais on raisonne rarement avec son cœur et surtout avec un cœur de mère. Marie finit cependant par céder, et quelque douloureuse que cette séparation fût pour elle, elle y consentit dans l'intérêt de son enfant. Elle obtint pourtant que l'étranger ne partirait que le lendemain. Le soir, le concert de famille eut lieu comme à l'ordinaire, moins la gaieté qui y présidait d'habitude. La présence de l'étranger avait électrisé le petit Joseph : il joua du violon, de la harpe ; et il chanta mieux qu'il n'avait jamais fait. Reutter paraissait enchanté de son nouvelle élève ; le père Mathias avait le plus bel avenir pour son fils ; mais la pauvre mère ne pouvait entendre sans une douleur secrète cette voix si jeune, si tendre, qui ne se marierait plus à la sienne, et des pleurs inondaient son visage et contrastaient singulièrement avec la figure joyeuse et naïve du petit Joseph. Il ne voyait plus en ce moment que le bonheur de pouvoir se donner tout entier à l'étude de la musique. Ah ! c'est que les enfants ne peuvent jamais autant aimer leurs parents qu'ils en sont aimés ! Cependant le lendemain, au moment du départ, bien de larmes furent versées de part et d'autre. La voiture roulait depuis un quart d'heure, que Mar

était encore agenouillée dans un coin de sa chambre, appelant les bénédictions du Ciel sur le pauvre petit voyageur. Le père Mathias avait aussi le cœur bien gros. Machinalement il s'était mis à l'ouvrage, et il essayait de chanter pour ne pas laisser voir son chagrin; mais, malgré lui, toutes les mélodies qui lui venaient étaient graves et tristes, et cependant la voiture roulait toujours et le petit Joseph, séduit par la variété des objets qui s'offraient à sa vue pour la première fois, était redevenu gai et insouciant, comme on l'est à son âge. Il chantait aussi; mais les airs qu'il choisissait étaient tous gais et vifs. C'est tout simple: le temps était magnifique, la campagne riante, le soleil splendide; Joseph avait à peine neuf ans; il roulait dans une bonne voiture; il marchait vers l'inconnu: à son âge, il n'en faut pas tant pour être parfaitement heureux. A peine aurait-il songé à ceux qu'il quittait, si un cahot, en le jetant sur son voisin, ne lui eût fait sentir quelque chose de dur dans sa veste; il porta vivement la main à sa poche, et en retira un petit papier où était cette suscription: *A mon Joseph bien aimé.*

ADOLPHE ADAM.

(à continuer.)

FEU MESSIRE J. J. PERREAULT.

Au moment de mettre le journal sous presse nous avons la douleur d'apprendre le décès, à Varennes, le 2 Août, de Messire Joseph Julien Perreault, prêtre de St. Sulpice et Directeur de musique de l'église Paroissiale de Montréal. Nous publierons dans notre prochain numéro une notice biographique de cet excellent prêtre et ami dévoué des beaux-arts.

CORRESPONDANCES.

Québec, 28 Août, 1866.

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Je vous écris aujourd'hui, 28, pour votre premier numéro du *Canada Musical*, qui est peut-être déjà expédié aux abonnés. C'est par suite d'un malentendu que j'arrive ainsi à la onzième heure, sinon trop tard.

Les nouvelles musicales les plus fraîches à Québec datent d'avant les vacances.

Chaque année nos pensionnats de jeunes filles nous donnent, à l'occasion de la distribution des prix, des concerts qui ont un fort grand attrait pour les parents des jeunes élèves, et qui n'en manquent pas non plus pour les musiciens.

J'étais en soirée chez Madame B——, Hauteville, le jour même de la distribution des prix aux Ursulines. Il y avait là des élèves de cette communauté, ainsi que de l'Hôpital Général. Les conversations particulières n'étaient pas encore engagées; Madame B—— tenait officiellement la parole.

— Dans lequel de nos couvents, me dit-elle, faites-vous de meilleure musique?

— Ah! répondis-je, en riant, ce n'est pas là une question, c'est un véritable guet-à-pens. Si je donne le pas aux Ursulines sur l'Hôpital-Général, voilà toutes ces angéliques demoiselles de Notre-Dame des Anges concertées contre moi; si au contraire, je donne le pas à l'Hôpital-Général sur les Ursulines, je me fais élégamment lapider par tout ce gracieux essaim des élèves du vieux Monastère.

Je ne serai pas plus indiscret aujourd'hui que je ne le fus alors. Je ne parlerai pas non plus de toutes les bonnes choses que l'on dit de l'enseignement musical au couvent de la Congrégation Notre-Dame, ou à celui de Jésus-Marie (à Saint Joseph de Lévis), de crainte de ne pas faire la part de chacun assez parfaitement égale, et de me faire ainsi un mauvais parti parmi les anciennes élèves.

Les remarques que j'aurai à faire dans mes prochaines lettres, touchant la déclamation et la musique dans nos pensionnats, auront trait aussi bien à ceux de Montréal, de Trois-Rivières et d'autres lieux qu'à ceux de Québec. Je veux parler de tout le monde—et partant de personne—(ceci est pour les amateurs de paradoxes.) D'ailleurs nos bonnes religieuses, dont le zèle éclairé ne se dément jamais, parce que la pensée qu'elles travaillent sous le regard de Dieu les accompagne sans cesse,—nos bonnes religieuses, dis-je, n'ont pas lieu de redouter la critique; je parle d'une critique sérieuse, que l'on n'accorde d'ordinaire qu'au véritable mérite.

Il me reste juste le temps d'envoyer ces quelques lignes à la poste avant le départ de la malle. Mille félicitations, et longue vie au *Canada Musical*. Je ne doute pas, que sous votre direction, il n'acquiesse une place distinguée parmi nos meilleures publications Canadiennes.

Votre, etc., X.

— Plusieurs de nos lecteurs n'auront peut-être pas remarqué les deux lettres suivantes que nos journaux quotidiens se sont empressés de livrer à la publicité. D'autres de nos abonnés, les ayant lues, seront heureux de les retrouver réunies dans une publication qu'ils aimeront à conserver. Pour ces raisons, et, nous l'ajouterons aussi, fiers de devenir l'écho des félicitations honorables décernées à si justes titres à nos deux jeunes compatriotes-artistes.— nous les republions dans nos colonnes, à l'exclusion d'autres correspondances locales, qui trouveront place dans un prochain numéro.

M. DOMINIQUE DUCHARME.

PARIS, Juillet, 1866.

MONSIEUR,—

J'aurais voulu répondre plus tôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, mais malgré tout mon désir d'accomplir ce devoir, le temps m'a fait complètement défaut.

J'ai bon espoir que l'année ne se passera pas sans que vous ayez la satisfaction de voir votre fils ; mais je vous prie de patienter encore quelques mois. Ce temps sera mis sérieusement à profit et je puis vous assurer que le travail seul et le désir de se perfectionner sont l'unique mobile de M. Ducharme.

Je comprends votre vive impatience, et aussi celle des élèves qui attendent leur professeur ; mais ces années d'étude profiteront, n'en doutez pas, au professeur et à ses élèves. L'exécution de monsieur votre fils est devenue magistrale ; la sonorité est de belle qualité ; son style s'est grandement élevé, et j'affirme que M. Ducharme peut se faire entendre avec succès à côté des plus habiles virtuoses. Le talent est lent à acquérir, et les qualités d'un bon professeur demandent aussi une grande expérience que l'on peut transmettre par tradition. Voilà, monsieur, de sérieux motifs de prendre un peu patience ; vous touchez à l'époque de la réunion. Dites à tous que votre fils revient sous peu de mois, c'est-à-dire en octobre, et ajoutez que je me porte garant de son talent et des excellentes leçons qu'il saura donner.

Agréez l'expression de ma considération et de mon dévouement.

M. T. Ducharme,

MARMOTEL.

M. CHARLES PANNETON.

PARIS, ———, 1866.

MON CHER MONSIEUR,

Je rencontre toujours avec un vif plaisir un compatriote sur une terre étrangère, et surtout si ce compatriote est le fils d'une homme qui possède notre respect et notre estime. Ce sentiment je l'ai éprouvé quand j'ai vu pour la première fois à Paris votre fils, M. Charles Panneton. Depuis son arrivée, il ne s'est pas passé de semaine sans que nous nous soyons visités, sans passer de douces heures, de bonnes veillées ensemble, nous rappelant dans nos longs entretiens, les souvenirs du pays et de la famille absente.

Si mes modestes avis eussent été utiles pour stimuler le courage de mon jeune ami, pour l'engager à travailler avec ardeur afin de conquérir un rang distingué dans la carrière qu'il a embrassée, mes conseils ne lui auraient pas manqués, mais mes encouragements dictés par la plus sincère amitié ne lui sont pas nécessaires. Aussi il y a déjà longtemps que je me propose de vous écrire, non dans l'espoir de confirmer la confiance que vous devez avoir dans la bonne conduite, le travail et les succès de M. votre fils ; mais pour vous féliciter et applaudir à votre décision d'offrir à M. Charles les moyens de donner essor à son talent.

Je me fais de plus un plaisir et presque un devoir de vous redire les témoignages flatteurs et mérités que je reçois si souvent, et surtout dernièrement des professeurs et des confrères de M. Charles sur ses succès qui causent un véritable étonnement. Je

m'en réjouis pour ses dignes parents et j'en suis fier comme Canadien.

L'espoir que mon faible écho pourra être agréable à un père et à une mère qui chérissent leur fils à tant et de si justes titres et l'intérêt à l'amitié que je porte à mon jeune compatriote m'ont fait prendre la liberté de vous redire ces bonnes nouvelles. Je ne doute pas que vous ne les receviez avec autant de satisfaction que j'ai de joie à vous les transmettre.

Agréez, mon cher monsieur, pour vous et votre estimable famille l'hommage de ma haute considération et de ma profonde estime,

J'ai bien l'honneur d'être,

Votre tout dévoué serviteur,

M. C. Panneton,

LS. B. DUROCHER.

BULLETIN RELIGIEUX.

* * * Le vingt-neuvième anniversaire du sacre de sa Grandeur Mgr. l'Evêque de Montréal fut célébré à la Cathédrale, mercredi, le 25 Juillet dernier, avec un éclat inaccoutumé. Pendant la grande messe chantée par Mgr. Taché, Evêque de St. Boniface, le chœur de la Cathédrale, auquel s'étaient empressés de se joindre un grand nombre d'amateurs chantres et instrumentistes—exécuta, sous la direction de M. l'Abbé Valade, le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo* de la 9e. Messe de Mozart (en sol),—et le *Sanctus* et l'*Agnus* de M. Octave Peltier, Organiste de la Cathédrale. La messe entière de M. Peltier fait honneur à son talent distingué de compositeur. A l'offertoire, le grand *Justus* de Lambillotte fut chanté par M. l'Abbé Barbarin et M. Napoléon Beaudry.

* * * A peine le public musical de Montréal a-t-il applaudi aux brillants succès remportés par le chœur de chant du collège Ste. Marie, sous la direction de R. P. Laury, qu'il se voit privé des services si utiles et agréables de cet excellent musicien. Le R. P. Laury laissait Montréal le 23 Juillet dernier, pour New-York, où il a dû s'embarquer, le samedi suivant, pour la France. Il y passera un an,—et, lors de son retour en Amérique, il n'est pas impossible que le Canada redevienne, pour la troisième fois, le théâtre de ses labeurs.

* * * A l'occasion de la Fête solennelle des Sociétés de bienfaisance réunies, mercredi, le 8 Août, le chœur de l'Eglise Paroissiale, conduit par M. l'Abbé Barbarin, rendit avec un grand succès, la 3e. messe de Haydn, (en ré), dite messe Impériale. On chanta, à l'Offertoire, un *O Salutaris* adapté au trio célèbre de la *Création*.

* * * Dimanche, le 12 Août, Herr Rudolphsen, baryton distingué—(faisant autrefois partie de l'Opéra Anglais de Cooper)—se fit entendre à l'Eglise Paroissiale de cette ville, dans le *Pro peccatis* de Rossini,—et, le soir à l'Archiconfrérie au Gesù, dans un duo chanté avec M. Ducharme, père, et dans le sublime *Salve Regina* de Paolo Pergetti (solo, pour voix de Baryton) qu'il rendit d'une manière tout à fait ravissante.

PENSEZ-Y

Si l'esprit a besoin d'une littérature
Pour son honneur.

Le cœur a plus besoin d'une science sûre
Pour son bonheur !

Nous pouvons nous priver des plus chers vins de
France,

Quand nous buvons,

Mais nous ne pouvons pas nous passer d'espérance
Quand nous pleurons.

La soie et le velours pour fond d'une voiture
Ne vont pas mal ;

Mais il est bon aussi de connaître l'allure
De son cheval.

La route d'ici-bas est parfois difficile,
Gare aux cahots !

Calèche toute neuve est souvent moins utile
Que vieux chevaux.

Et pourtant nous dormons sur nos tapis de Perse,
Maître et cocher,

Et nous nous étonnons quand la voiture verse
Contre un rocher.

La vie a bien le droit d'être riieuse et belle,
Mais cependant

'Traiter aussi la mort comme une bagatelle
Est peu prudent.

Est-il une autre scène ? ou bien tout le spectacle
Est-il ici ?

Alors, pour en jouir, rejetons tout obstacle
Et tout souci.

Mais, si rien n'est moins sûr ! si l'auteur même doute,
Le jeu déplaît.

L'orchestre et le public se trouvent en déroute
D'un seul sifflet.

On peut dans son esprit, effacer toute trace
De vérité ;

Mais on ne peut jamais déranger de sa place
L'éternité.

On a dans ses bosquets son doux ruisseau qui coule
Et son roman ;

Mais on n'arrête pas le grand fleuve qui roule
Vers l'Océan.

On orne ses salons, on couvre de dorures
Tous ses lambris,

Un coup de foudre seul, de toutes ces peintures
Fait un débris.

Les rideaux de lampas et les meubles de Boule
Font bon effet ;

Mais parfois dans le bal, sous le tapis qu'on foule,
Crève un parquet.

Le luxe, le plairir, la molle insouciance,

Sont précieux ;

Mais un cœur simple et droit, une forte croyance,
Sont encor mieux.

ACHILLE DE CLESIEUX.

CONSEILS DE ROBERT SCHUMANN AUX JEUNES MUSICIENS,

TRADUITS PAR L'ABBE FRANCOIS LISZT.

— L'éducation de l'oreille est ce qu'il y a de plus important. Tâchez de bonne heure de discerner chaque ton et chaque tonalité. Examinez quels sons produisent la cloche, le verre, les oiseaux, etc.

— Répétez fréquemment la gamme et les autres exercices ; mais ceci n'est pas suffisant. Il y a beaucoup de gens qui par ce moyen croient atteindre au but suprême, qui jusqu' à leur âge mûr passent plusieurs heures chaque jour à faire des exercices purement mécaniques. C'est à peu près comme si l'on tâchait chaque jour de prononcer l'A, B, C, de plus en plus vite. Employez mieux votre temps.

— On a inventé des claviers muets ; essayez les pendant quelque temps, afin de vous convaincre qu'ils ne valent rien. Des muets ne peuvent pas nous apprendre à parler.

— Jouez en mesure ! Le jeu de beaucoup de virtuoses ressemble à la démarche d'un homme ivre. Ne prenez pas de tels modèles.

— Apprenez, de bonne heure, les lois fondamentales de l'harmonie.

— N'ayez pas peur des mots : Théorie, Harmonie, Contre-point, etc. Ils vous sourieront si vous leur en faites autant.

— Ne tambourinez jamais sur le piano. Jouez toujours avec âme et ne nous arrêtez pas à la moitié d'un morceau.

— Se trainer ou hâter la mesure sont également des fautes.

— Tâchez de jouer bien et expressivement des morceaux faciles ; cela vaut mieux que d'exécuter médiocrement des compositions difficiles.

— Ayez toujours soin que votre piano soit parfaitement accordé.

— Il faut que vous puissiez non seulement jouer vos morceaux, mais que vous soyez capable de les solfier sans piano : que votre imagination soit cultivée au point de retenir aussi bien l'harmonie donnée à une mélodie que la mélodie elle-même.

— Il faut vous rendre capable de lire toute musique et de la comprendre par la vue seulement.

(à continuer.)

DE L'ENSEIGNEMENT DU PIANO.

I

Depuis quelques années l'enseignement du piano a pris une extension considérable. Autrefois l'étude de la musique était regardée comme le privilège d'une éducation brillante. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Dans tous les rangs de la société, dans presque toutes les conditions de fortune, une jeune personne doit savoir jouer du piano.

Le nombre des professeurs, assez restreint il y a peu de temps encore, a dû s'accroître avec celui des élèves et tend chaque jour à s'accroître davantage. Une carrière si largement ouverte devait éveiller l'ambition de tant de personnes qui demandent au travail d'honorables moyens d'existence. De là une impulsion nouvelle, de là un désir très-répandu dans les classes moyennes : celui de se créer de fructueuses ressources par l'enseignement du piano.

Ce but une fois en perspective, on commence, en général, par s'adresser à quelque maître habile pour entreprendre, sous sa direction, une étude approfondie de l'instrument. Mais cette étude terminée tout n'est point dit encore, car bientôt se présente une nouvelle difficulté, celle de transmettre avec clarté les leçons d'un art dont on croyait posséder tous les secrets, tant est grande la distance qui sépare le virtuose du professeur ! Le mérite de l'un n'implique nullement le mérite de l'autre, et tel pianiste, d'un talent incontestable, a souvent avoué son impuissance à former de élèves.

L'expérience est la force du maître. Mais l'expérience a-t-elle ses préceptes, ses règles, sa méthode sa tradition ? Je n'hésite pas à répondre que, si les principes de l'art sont invariables, il n'en est pas de même des procédés de l'enseignement qui, dans la pratique, se modifient sans cesse suivant l'âge et les dispositions de l'élève, le but particulier qu'il veut atteindre, et une infinité de circonstances qu'il serait trop long d'énumérer.

Cette expérience, qui fortifie le talent et révèle au maître lui-même tant de choses d'abord inaperçues, s'acquiert sans nul doute, mais au prix d'un long exercice et, presque toujours, après de nombreux tâtonnements, après des essais trop souvent stériles.

Est-il permis d'affirmer que toute hésitation, que tout danger d'erreur disparaîtraient si, au début de sa carrière, le jeune professeur trouvait un guide dans la voie qu'il parcourt, un appui à chaque pas, une solution à chaque doute, et toujours le conseil fraternel d'un artiste qui, songeant moins à se proposer pour exemple qu'à se rendre utile, dirait ce qu'il a fait, ce qu'il a vu faire, et ce que le temps et la réflexion lui ont appris.

Telle est la pensée qui a inspiré ces réflexions.

II

A quel âge peut-on commencer l'étude du piano ? Comment reconnaître si un enfant est bien organisé pour la musique ?

Il est difficile de déterminer d'une manière précise l'âge auquel un enfant peut commencer l'étude du piano. Sa nature plus ou moins précoce, son organisation plus ou moins délicate et nerveuse, l'état de sa santé, ses forces, son caractère, son aptitude, tout doit être pris en considération. Toutefois, dès qu'un enfant sait lire couramment, quel que soit son âge on peut affirmer qu'il commencera l'étude de la musique sans trop de difficulté. Ses progrès pourront n'être pas rapides ; on le verra rester au même point pendant un an, deux ans peut-être ; mais n'eût-on fait, comme l'a dit un professeur célèbre, qu'*inoculer la musique* en lui, ce serait déjà du temps bien employé.

On a souvent comparé l'enfant à un arbrisseau flexible qui prend et garde le pli qu'on lui imprime. Sa nature, essentiellement malléable, lui rend tout facile. C'est ainsi qu'il apprend à lire sans efforts, presque à son insu, en se jouant quelquefois, tandis que l'homme fait, dont l'intelligence est incolte, ne parviendra qu'avec peine à connaître les lettres de l'alphabet. Il faut donc mettre à profit cette faculté d'appropriation que l'enfant possède à un degré si éminent. Plus tard, la souplesse de ses organes ne serait plus la même, et l'on aurait à lutter contre des obstacles que les années seules auraient apportés.

En général, on connaît l'aptitude musicale d'un enfant à sa facilité à reproduire un rythme quelconque, fût-ce celui du tambour ; à sa joie quand il entend le son d'un instrument ; à sa mémoire ; à son désir d'apprendre. S'il a, en outre, la main souple et bien faite si ses doigts s'écartent librement il réunit tous les indices d'une belle organisation, et l'on peut avec confiance entreprendre son éducation musicale. Malheureusement, les premières leçons sont presque toujours données à un enfant, sans qu'on ait pris le temps d'examiner ses dispositions. L'étude de la musique est maintenant obligatoire, et toutes les jeunes filles, qu'elles soient bien douées ou non, doivent apprendre à jouer du piano. C'est là une grave erreur. Avant tout, il faudrait s'éclairer sur l'aptitude de l'élève. Si son organisation est rebelle à la musique, il est plus sage alors de s'abstenir ; car, pour atteindre aux résultats les plus insignifiants, que de dégoûts et d'ennuis ! Que de temps et d'efforts inutilement dépensés !

Je reviens aux aptitudes si heureuses du premier âge. Outre l'intelligence qui saisit et comprend les règles de l'art, il y a cette faculté précieuse qui agit en nous comme un instinct ; le sentiment. Si l'enfant est heureusement doué, s'il jouit d'une belle organisation il n'est maître ni méthode qui lui en apprenne plus que la nature. Une fausse note le troublera, une mesure boiteuse

l'arrêtera court. A chaque instant de nouveaux indices se révéleront en lui. Bientôt vous verrez sa jeune âme s'ouvrir aux douces impressions. L'enfant qui commence est heureux de si peu; quelle joie quand le mouvement de ses petits doigts produit un son qui le charme! Quel triomphe le jour où il parvient à jouer sans faute la plus simple mélodie! Témoin de ce premier succès le maître qui l'a préparé en jouira-t-il moins vivement que son jeune élève?

FÉLIX LE COUPPEY,

Professeur au Conservatoire Impérial de musique.

NOUVELLES PUBLICATIONS MUSICALES.

L'Africaine, par Rosellen, (en *Ré.*): brillante fantaisie de salon; le meilleur arrangement publié de ce chef d'œuvre de Meyerbeer, moyenne difficulté. Prix: 75 cents.

Chantez, riez, dormez, par Hoffman, (en *Fa*); transcription élégante de la célèbre sérénade de Gounod, brillante et assez difficile. Prix: 50 cents.

Cécilia Mazurka, par Boucher (en *Fa*); petit morceau d'exécution facile, dans le genre de Sharon Springs Mazurka et Harum Scaram Redowa. Prix: 30 cents.

Amorosa, par Egghard, (en *Ré bémol*); charmante mélodie Italienne; musique sentimentale, qui demande à être interprétée avec goût; moyenne difficulté. Prix: 50 cents.

Russian Carriage Song, (en *Sol*); air Russe célèbre, apporté d'Europe par la bande du 25^e Régiment; transcrit pour le Piano. Ce Galop entraînant fit le succès des Concerts du Palais de Cristal, l'hiver dernier; gai et facile. Prix: 50 cents.

Beautiful Isle of the Sea, par Brinley Richards, (en *Mi bémol*); dernière transcription de l'auteur distingué, sur une des plus jolies mélodies de Thomas; musique chantaute et assez facile. Prix: 50 cents.

La Clochette d'argent, par Egghard, (en *La bémol*); morceau de salon, très brillant, avec variation trillée, exigeant un doigtier léger et bien délié; passablement difficile. Prix: 60 cents.

Dolor, par H. Mayer, (en *Si bémol*); agréable petit morceau, dernière composition de l'auteur populaire de Felicidad, Trisiezza, etc.; facile. Prix: 35 cents.

Christabel, par Becker, (en *La bémol*); c'est le plus joli Nocturne que nous ayons jamais entendu; nous le recommandons, avec confiance à tous les amateurs. Prix: 40 cents.

Babbling Waters, par Sieboth, (en *La bémol*), scherzo pastorale très gracieux; motif saillant et bien marqué; moyenne difficulté. Prix 75 cts.

Tous les morceaux ci-dessus sont en vente au magasin de musique de A. J. BOUCHER, 260, Rue Notre Dame; on les expédiera, par la poste, *franco*, à toute adresse, en en recevant le prix marqué.

BIBLIOGRPHIE CANADIENNE.

10. "Mémoires," par P.A. de Gaspé, auteur des "Anciens Canadiens." 1 Vol. in 80., de 563 pages. Ottawa; G. E. Desbarats, Imprimeur-Editeur, Prix: \$1.00
20. "Quelques considérations sur les rapports de la société civile avec la religion et la famille," par l'Abbé L. Lafleche ancien missionnaire de la Rivière-Rouge, Vicaire-général du Diocèse des Trois Rivières. 1 Vol. in 120., de 268 pages. Montréal; E. Sénécal, Imprimeur. Prix, cartonné, 30 cts; relié 50 cts.

NOUVEL ORGUE, A ST. JACQUES DE L'ACHIGAN.

Dimanche, 19 Août, solennité de l'Assomption, la paroisse de St. Jacques de l'Achigan, dont M. l'Abbé Maréchal est curé, faisait l'inauguration d'un charmant petit orgue, construit, sur commande, par MM. Mitchell et Forté, de Montréal. Cet instrument a neuf jeux, distribués comme suit: quatre jeux de 8 pieds.—trois jeux de 4 pieds.—un de 2 pieds, et un bourdon de pédale de 16 pieds.—plus, trois pédales de combinaisons. Il n'a actuellement qu'un clavier à mains, de 54 notes, (CC à F) et un clavier de pédales, de 20 notes, (CCU à G),—mais les facteurs ont laissé l'espace et les autres dispositions nécessaires pour pouvoir y ajouter, plus tard, un second clavier à mains. Chacun des jeux, de cet orgue comprend l'étendue entière du clavier,—au lieu d'être partagé entre deux registres, comme ils le sont dans la plupart des orgues de ce pays, construits par des facteurs Anglais ou Américains.

Le prix de cet instrument tout posé, y compris un fort joli buffet et les tuyaux de montre bronzés, n'est que de £250. Samuel Mitchell, fils du facteur, jeune organiste âgé de 11 ans seulement, fit très bien valoir toutes les ressources et les belles qualités de cet instrument, qu'il toucha habilement, pendant la grande-messe et les vêpres de l'Assomption.

CHANGEMENTS ET NOMINATIONS.

Tout ce qui a rapport à la musique devant nécessairement intéresser nos lecteurs, nous avons cru leur être agréable en les tenant au courant des principaux changements et des nominations nouvelles à des charges musicales, dans nos maisons d'éducation, chœurs d'église, etc., qui parviendront à notre connaissance:

— M. Théophile Viau, pendant les quatre dernières années professeur de musique au collège de Ste. Thérèse, vient d'être nommé à la même charge, au collège de St. Laurent.

— M. Placide Renaud qui, sous l'habile direction de M. l'Abbé Vadebonœur du collège de Joliette, a fait preuve d'un talent musical très re-

marquable, remplacera M. Viau, comme professeur de musique, au collège de Ste. Thérèse.

— M. l'Abbé Barbarin succède de nouveau à la charge de Maître-de-chapelle de l'église Paroissiale de Montréal,—devenue vacante par le décès du regretté Messire Perreault.

— M. l'Abbé Sauvé est nommé Directeur de chant du collège Ste. Thérèse.

— Le R. P. Fleck, S. J., reprendra, à la rentrée des classes, la direction du chant du collège Ste. Marie,—que l'état faible de sa santé (heureusement rétablie pendant les vacances) l'avait engagé à remettre momentanément entre les mains du R. P. Laury.

— Mlle. Grant est nommée maîtresse de musique au Couvent de la Pointe-Claire:—Mlle. Charbonneau, au Couvent de Ste. Thérèse:—et Mlle. Janvière Beaudoin, au Couvent de St. Vincent de Paul.

— M. Moïse Saucier qui s'était rendu à Paris, il y a deux ans, afin d'y parachever, sous la direction d'un des professeurs du Conservatoire Impérial, ses études musicales si heureusement commencées ici, sous la direction de notre habile professeur M. Paul Letondal, est arrivé d'Europe, mardi dernier. Nul doute que, nous revenant ainsi fortifié par l'enseignement et les préceptes des meilleurs professeurs d'Europe et heureusement doué d'excellentes dispositions musicales, M. Saucier ne tardera pas à reprendre la position distinguée, comme professeur et artiste, que son goût pour l'étude l'avait engagé à sacrifier généreusement, dans l'intérêt de ses futurs élèves—et aussi pour l'honneur de son pays.

CHRONIQUE DES ETATS-UNIS.

Les nouvelles musicales des Etats-Unis se résument en projets d'organisation, pour la prochaine saison. Max. Maretzek, l'infatigable *impresario*, inaugurera la saison au Jardin d'hiver de New-York, en y introduisant au public, en Novembre prochain, la Zuechi, Clara Louisa Kellogg, Brignoli, Ronconi et sa fille, et plusieurs autres célébrités du jour. M. Grover a retenu la Théâtre Olympique, pour y représenter de l'Opéra Allemand. M. Grau en est à parachever ses arrangements pour le début prochain, en Amérique, de la célèbre tragédienne Madame Ristori, Marquise del Grillo,—l'égale, par ses brillants talents, de l'illustre Rachel,—qu'elle surpasse, dit-on, par ses rares qualités de cœur, son aménité de caractère, et son extrême libéralité qui se traduit en une inépuisable charité. Max. Strakosch a conclu un engagement avec la troupe Susini, à laquelle il vient d'adjoindre l'artiste Massimiliani.

L'Académie de musique de New York, détruite par un incendie le printemps dernier, et dont les

murs à demi-reconstruits se sont affaissés sous le coup d'un violent ouragan, à la fin de Juin, en est, à l'heure qu'il est, à l'état de magnifiques ruines. Les MM. Steinway, déployant plus d'énergie que les Directeurs de l'Académie d'autrefois, poussent activement la construction de leur magnifique Salle de concert, que M. Bateman s'attend d'inaugurer au commencement de Décembre, par un puissant orchestre, dirigé par Théodore Thomas, auquel s'adjoignent MM. S. B. Mills, pianiste, Fervanti, baryton, Lévy, célèbre cornet anglais, Carl Fradel, et la cantatrice distinguée Mlle. Parepa.

L'événement musical de ces jours derniers est incontestablement le grand *Saengerfest* ou concours de Sociétés chorales qui a eu lieu, à Louisville, Kentucky, depuis le 24 jusqu'au 30 Juillet dernier. Plus de quarante Sociétés assistaient à ce concours, et, réunies, elles formaient un chœur de 821 voix. Deux concerts monstres, composés de chœurs et de morceaux à grand orchestre, ont été donnés, sous la direction, l'un, de M. Hart, de Louisville,—l'autre, de M. Sobolewsky, de St. Louis. Bien que le chant du *Liederkrantz* de New-York ait été généralement reconnu comme le mieux rendu,—le premier prix de concours a néanmoins été décerné à une Société de St. Louis, par déference pour M. Sobolewsky, qui en était directeur.

Le Bureau de direction des éditeurs de musique (Board of music trade) a tenu son assemblée annuelle à New-Port, R. I., le 11 Juillet dernier. Il ne s'y est rien adopté d'important, sinon que l'on a péremptoirement refusé d'accéder à la proposition d'un des membres, d'accorder aux professeurs de musique une plus forte remise. M. William A. Pond a été réélu Président du Bureau.

Le célèbre contra-Basso Bottesini nous revient d'Europe: on annonce également la visite prochaine, à ce continent, d'Ole Bull qui s'amuse actuellement à enchanter les Moscovites.

Les patriotes Italiens, résidant à New York, ayant cherché dernièrement à subvenir aux besoins du comité révolutionnaire d'Italie, au moyen d'un concert monstre qu'ils ont organisé, en ont été quittes pour une perte net de \$800—véritable *Custozza* musical!

GUISEPPE VERDI.

Ce n'est pas le compositeur que nous allons dépeindre; c'est l'homme. Tout le monde connaît l'œuvre de l'artiste; il y en a bien peu qui connaissent son caractère, son existence, ses qualités, voire ses défauts, qui chez lui ne sont que l'excès des qualités. On connaît d'autant moins cet homme étrange, qu'il semble avoir pris pour devise ce précepte du sage: "Cache ta vie," et qu'il paraît fuir le contact du monde, ou du moins ne conserver avec lui que les relations sociales strictement nécessaires.

Verdi n'a eu que trois genres d'affections ; mais celles-là il les a eues à un suprême degré ; l'amour de l'art, le sentiment national, l'amitié. Vous savez à quel point il a aimé l'art ; quelle lutte courageuse et acharnée il a dû soutenir pour se faire accepter de son pays d'abord, puis de la France, quand déjà les deux mondes raffolaient de sa musique ; enfin combien peu de temps a duré la résolution qu'il avait prise il y a deux ou trois ans de ne plus écrire pour la scène lyrique, et combien mollement il résista aux instances qu'on fit auprès de lui pour le décider à nous donner un nouveau chef-d'œuvre. Ceci pour l'amour de l'art.

Quant au sentiment national, il faut s'en rapporter, sur ce point, à ses compatriotes, qui ne l'ont pas nommé leur représentant au parlement italien pour ses qualités d'artiste seulement, mais parce qu'ils savaient tout ce que cet homme, à l'aspect ferme et sauvage, réunit d'amour de son pays, de vertus civiques, de sagesse, de prudence, de courage civil de bon sens et d'initiative.

S'il en était autrement, l'Italie qui foisonne de grands artistes en tout genre ne se fût pas bornée à donner le mandat de député à Verdi ; elle n'eût pas fait une exception uniquement en sa faveur ; et il est probable que si ces considérations ne l'eussent conseillée, le parlement italien compterait en ce moment autant d'artistes célèbres que d'avocats ; ou tout au moins d'écrivains, de jurisconsultes, de publicistes éminents. Non, ce n'est point l'auteur du *Trovatore* qu'on a envoyé siéger à la chambre des députés italiens ; c'est Giuseppe Verdi l'homme qui a partagé toutes les facultés aimantes de son cœur entre son art et sa patrie.

Verdi n'est pas orateur ; mais, ce n'est point l'éloquence qui fait le député, ce n'est pas par les discours qu'on gouverne ; c'est par le bon sens, par la connaissance des besoins et des intérêts du pays, par la droiture du jugement, par l'aptitude à cette grande et difficile science qu'on nomme la politique. La parole est un don inappréciable, il est vrai ; mais si elle suffisait à un congrès législatif, le beau parler l'emporterait toujours sur l'homme pratique. A ce compte-là le pays serait gouverné par une douzaine d'avocats. Nous avons parlé de devise ; il en est une autre que Verdi paraît avoir choisie : *Acta non verba*. Des faits, non pas des paroles.

Ceci par l'amour national.

Reste l'amitié.—Ce sentiment-là, Verdi le comprend dans toute son étendue et dans sa plus large et plus délicate acception.

Pour Verdi l'amitié c'est la confiance, c'est le dévouement, c'est la générosité. Seulement, comme toutes les natures d'élite, Verdi ne prodigue pas ce sentiment si noble en lui-même et qu'on est parvenu à faire si banal. Il est froid et réservé avec les simples connaissances, jusqu'à ce que la fréquence des relations, l'homogénéité des caractères, la communauté des idées, ou une occasion, en resserrant les liens, aient engendré l'amitié. Mais à partir de ce moment, c'est à la vie et à la mort.

Aussi s'est-on fait généralement une fausse idée

du caractère de Verdi. Cela dépend du degré des relations que la personne qui le juge a avec l'artiste. En un mot, on pourrait presque dire qu'il existe deux Verdi : celui de tout le monde et celui des amis.

Le premier (nous ne le flattons pas) est raide farouche, brusque, renfrogné ; ses ennemis—il en a comme tous les hommes supérieurs—ajoutent *ours*. Une invitation lui fait peur ; un dîner, une réunion une soirée, sont pour lui un vrai supplice. Son épine dorsale n'est nullement élastique, tout au contraire ! Il ne ferait pas cinq minutes d'anti-chambre, fut-ce dans un château royal ; il dirait la vérité à un monarque,—celui, entre tous les hommes, qui l'entend le plus rarement. Il se méfie des lettres dont l'enveloppe porte accolés à son nom des titres ou des qualités. Il ouvre, au contraire, avec une prédisposition des plus sympathiques celles où l'on ne voit que son nom tout court et son adresse. Ce sont, dit-il, des lettres d'amis ou des lettres d'affaires. Les autres lui sont adressées par des flatteurs : or celui qui flatte a toujours un intérêt quelconque à flatter : ils demandent d'ordinaire un service : ce service ne fut-ce qu'une page d'album, c'est un quart d'heure de perdu pour l'artiste qui dans ces quinze minutes peut écrire *La donna è mobile*, ou esquisser le scénario d'un nouveau poème.

Car, ne l'oublions pas, les poèmes que Verdi met en musique ne sont pas l'œuvre exclusivement de M. Piave, de M. Solera, ou de Cammarano. Tous ces poètes ont eu un collaborateur, dont le nom n'a pas paru sur l'affiche,—et ce collaborateur c'est le musicien lui-même. Un des biographes de Verdi a dit quelque part que le Maître agit en quelque sorte avec les librettistes comme les anciens peintres de fresques agissaient avec les ouvriers maçons qui leur préparaient le crépi. Il a eu raison. Une fois le sujet trouvé, le scénario fait, la coupe des divers morceaux décidée, Verdi se met à l'œuvre ; et le livret se fait au fur et à mesure que le compositeur avance dans sa composition.—Il n'impose au poète ni la forme, ni le mètre ; pourquoi, d'ailleurs prendrait-il cette peine ? Il se préoccupe très médiocrement des vers, lui ! Il n'a en vue que la situation ; c'est celle-ci qu'il étudie, c'est celle-ci qu'il suit et à laquelle il sacrifie tout ; ce qui explique, nous le répétons, l'effet qu'il tire de sa musique. Le poète a mis, par exemple, quelque vers de récitatif là où le compositeur trouve nécessaire un solo. Eh bien, qu'à cela ne tienne, le récitatif sous la plume du musicien devient un solo, un air, s'il le veut. De même, si le poète a cru faire un air, un duo, un morceau *cantabile* en un mot, là où le musicien est d'avis que la situation n'exige pas ce temps d'arrêt, le duo est bien vite dialogué et s'en va *presto*, l'air perd bientôt son allure et se résigne à devenir un petit *a-tempo* ou tout simplement un récitatif. De là cette nouveauté de coupe dans les morceaux, ce mépris de la tradition, ce dédain pour les vieilles formes des vieux libretti. C'est ce qui explique cette originalité, ces hardiesses, cette

manicipation des anciennes formes, cette nouveauté de détails, qu'on rencontre dans les opéras de Verdi. Jamais, au grand jamais, Verdi ne s'accommoderait d'un livret tout fait, et que le premier compositeur venu accepterait avec enthousiasme. Il n'aime pas prendre un libretto à la façon dont M. de Foy fait les mariages: "Confiance et discrétion." On peut se marier par les petites affiches, et au moyen de l'entrepreneur d'hyménées; on ne peut composer un ouvrage lyrique en épousant le livret les yeux fermés.

L'autre Verdi ne ressemble pas plus au premier que la nuit ne ressemble au jour.

L'autre est doux, affable, causeur, éloquent même, il aime à passer des heures entières en petit comité, parfois tête à tête avec un ami, à parler beaux-arts, littérature, politique. Et c'est alors que celui qui a la bonne fortune de s'entretenir avec lui, a le secret de ce parfait bon-sens, de cette expérience, de cette sagesse, qui font de l'artiste, aux moment des discussions sérieuses, l'homme calme, pratique, prudent, le patriote sincère, le véritable ami de son pays, chez qui le sentiment national ne se laisse pas aller à d'aveugles entraînements, ni refroidir par des découragements.

Verdi, comme la plupart des grands artistes italiens, a aimé d'un amour égal l'art et son pays natal. Son rêve a été de tenir haut le drapeau de la musique italienne, de continuer à la propager, à la populariser, à en répandre le goût dans les deux mondes. Aussi a-t-on vu que depuis les succès des opéras de Verdi, il n'y a pas une grande capitale qui n'ait voulu avoir une scène lyrique italienne. Il y en avait dix autrefois, il y en a cent aujourd'hui!

On se souvient que sous le régime des princes de la Péninsule, quand le mot *Italie* semblait proscrit, et que celui qui le prononçait autrement que pour indiquer l'expression géographique de M. le prince de Metternich, était mis en suspicion, on criait *Viva Verdi*. Son nom servait de drapeau. Les cinq lettres qui le composent étaient devenues, sur les lèvres des Italiens, les initiales du programme de la régénération. Le mot V-E-R-D-I signifiait Victor Emmanuel, Roi D'Italie.

Et maintenant voulez vous savoir comment Verdi écrit ses partitions? Il commence par s'emparer du sujet, par s'en rendre maître. Il lit et relit le poème à la création duquel, nous l'avons dit, il n'est pas étranger, il s'en faut, du choix et de tout l'agencement des scènes et des morceaux. Il le grave dans sa tête, de manière à s'identifier pour ainsi dire avec le drame et avec les personnages de l'action. Il en étudie les caractères, les passions, et passe des mois entiers à chercher le vêtement qui leur convient. De là cette unité dans l'ensemble et cette grande variété dans les détails, qualités qui caractérisent ses œuvres; de là cette couleur particulière de chaque partition qui fait qu'un morceau de l'une s'accorde admirablement avec le reste, et qu'il ne saurait être enclavé dans une autre sans qu'on s'aperçût de la

différence de style et de coloris. Ce qu'il recherche avec le plus de soin, et ce qu'il trouve avec le plus de bonheur, c'est l'effet des contrastes. Plus la difficulté est grande, plus complètement il en triomphe, et ces difficultés, il se plaît à les créer lui-même, là où un autre tâcherait de les tourner ou de les éviter. Voyez, pour ne citer qu'un ou deux exemples sur cent, le quatuor de *Rigoletto*. D'un côté, c'est l'insouciance, l'éclat de rire du libertin; de l'autre, la douleur poignante du père qui essaie de consoler sa fille lâchement délaissée. Voyez la *Traviata*; pendant que la pauvre Violetta gémit dans l'angoisse et voit s'éteindre sa jeune existence, on entend du dehors les bacchanales de la mascarade. Inutile de multiplier les exemples. Ceux qui applaudissent à la gaie barcarolle des *Vêpres siciliennes*, qui glisse sur les eaux transparentes de la mer Tyrrhénienne, pendant que le sombre Procida et les autres conspirateurs préludent au massacre des oppresseurs de leur pays;— ceux qui connaissent les chœurs de *Giovano d'Arco*, les scènes émouvantes d'un *Ballo in Maschera*, et surtout de la *Forza del destino*, peuvent dire si Verdi réussit dans l'art difficile de frapper par les contrastes.

Et qu'on ne croie pas à voir la rapidité avec laquelle Verdi écrit—matériellement parlant—ses partitions, à voir surtout l'absence de ratures dans ses manuscrits, qu'il improvise ses partitions. Comme dans la nature, la gestation en est longue, l'enfantement en est prompt. Il porte ses ouvrages des mois entiers dans sa tête et dans son cœur; puis, l'heure arrivée, il les met au monde dans le plus court espace de temps possible.

Verdi a écrit sur une table d'auberge, en descendant de voiture, le chef-d'œuvre qu'on appelle le *Miserere* du *Trovatore*. Qui peut dire depuis combien de temps cette page s'élaborait dans son cerveau. Tel le colosse de bronze ne met que quelques instants à être coulé dans le moule d'argile, auquel l'artiste a travaillé des mois entiers, et une fois moulé il défie les siècles.

Ceci nous rappelle un trait de la vie d'Horace Vernet. Un Anglais,—on sait si nos voisins d'outre-Manche sont friands des souvenirs de grands hommes,—un Anglais demanda à notre peintre national une petite page d'album, ne fût-ce qu'un simple contour. Horace Vernet fatigué par les obsessions de l'opiniâtre insulaire, prit enfin le livre que l'autre lui tendait, tout en ajoutant, avec ce ton de millionnaire que l'on connaît aux Crésus Britanniques, qu'il saurait récompenser la peine de l'artiste,—et d'une main sûre, ferme, rapide, traça, sur une page blanche le contour d'un cheval; puis il le passa à l'Anglais qui en fut ravi, et demanda ce qu'il devait au peintre.—Vingt-cinq guinées répondit Horace Vernet. Comment! dit l'Anglais étonné, vingt-cinq guinées pour cinq minutes de travail.—Vous vous trompez, répliqua froidement l'artiste, il y a dix ans que je travaille à ce cheval. Vous voyez que c'est pour rien.

LEON ESCUDIER.

(à continuer.)

CHRONIQUE ETRANGERE.

PARIS, 8 Août, 1866.

Les concours au Conservatoire Impérial de musique se sont terminés le 20 Juillet dernier, ayant ainsi duré plus de quinze jours. Pendant la première semaine eurent lieu les concours privés, examens de solfège, d'harmonie, de contre-point, d'orgue, etc.

Le premier concours public fut celui des classes de chant, dans lesquelles on comptait quarante-six concurrents. Le résultat général paraît, cette année, avoir été moins satisfaisant que celui de l'an dernier. Le 1er. prix (classe des hommes) fut unanimement décerné à M. Ponsard qui rendit, d'une manière assez indifférente cependant, l'air de basse de *Jérusalem* de Verdi. Le 2nd prix fut accordé à M. Devoyod, qui chanta un air du *Siège de Corinthe* de Rossini : M. Solon, qui rendit un air de *l'Italiana* remporta le 1er accessit. Le chant des autres messieurs inscrits sur les rangs n'offrit absolument rien de remarquable.

Dans la classe des femmes, Mlle. Peyret, élève de M. Grosset chanta admirablement un air rempli des plus grandes difficultés, composé par M. de Beriot pour M^{me}. Malibran. Elle obtint facilement un 1er prix. Mlle. Léon Duval s'est également distinguée dans cette classe.

Le Juri ne jugea pas devoir accorder de 1er prix dans la classe de Tragédie. Un 2nd prix fut décerné à M.M. Masset et Boucher, *ex æquo*. La plus haute distinction accordée aux femmes ne fut qu'un 1er accessit, remporté par Mlle. Bragg. Les jeunes comédiennes réussirent mieux ; il leur fut décerné deux 1ers. et deux 2nds. prix et quatre accessits.

Vint ensuite le concours de piano. Il fut ouvert par les hommes qui eurent à exécuter la première partie du (5e) concerto de Herz. M.M. Raoul Pugno, élève depuis quelques mois seulement de M. Georges Mathias et Cervantes élève de M. Marmontel se partagèrent le 1er. prix. Le 2nd., fut décerné à M. Berthamet, autre élève de M. Mathias. Le morceau de concours dans la classe des femmes était le premier mouvement du concerto de Hummel, en *la bémol*. Trente-cinq élèves de M.M. Le Couppey, H. Herz, et de M^{me}. Farrenc se trouvaient sur les rangs. Les honneurs furent partagés entre Mlles. Bedel, élève de M. Le Couppey, — Midoz et Secrétaire, élèves de M. Herz. Par son exécution parfaite, Mlle. Bedel surtout, fit preuve d'un talent très remarquable et rendit un éclatant hommage au mérite de son professeur distingué, qui a passé sa vie presque entière à communiquer aux autres son expérience dans l'enseignement musical—si laborieusement acquise—et qu'il possède à un si haut degré. M. Le Couppey vient de publier un petit traité des plus utiles pour les jeunes professeurs, intitulé *De l'enseignement du piano*. Ce livre fait grand bruit ici et l'on se propose de le traduire prochainement en anglais. Mlle. Bedel donna

une preuve éclatante de ses profondes connaissances musicales en transposant, à première vue, un Andante, en *la majeur*, très difficile,—qu'elle exécuta en *fa*, sans une seule faute.

M.M. Mocker et Condere, professeurs de l'Opéra-Comique, présentèrent dix-huit sujets.

Dans les classes instrumentales le 1er. prix de violoncelle fut décerné à M. Delsart, élève de M. Franchomme. M.M. Tandore élève de M. Massart, Muratet, élève de M. Danela et Mlle. Closet, autre élève de M. Massart, remportèrent les prix de violon. Un 2nd prix de harpe fut donné à M. Forestier. Les concours de flute, hautbois, cors, piston trombone, etc., ne présentèrent aucune particularité. La classe Sax s'y distingua ; on a surtout applaudi un jeune cornet qui déjà semble surpasser le célèbre Lévy.

LA SOCIÉTÉ NUMISMATIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DE MONTREAL.

Sous la présidence actuelle de Stanley C. Bagge, Ecr., F.N.S., la Société Numismatique et Archéologique de Montréal semble avoir pris un nouvel essor : ses rangs se sont accrus de plusieurs membres zélés ; les réunions ont acquis un intérêt tout particulier ; le musée et la bibliothèque ont été enrichis de dons rares et précieux, provenant de la libéralité de confrères-Numismatistes de France, des Etats-Unis et du Canada.

A l'assemblée mensuelle tenue le 10 Avril dernier, M. le Président donna lecture d'un intéressant essai sur "les antiquités de Durham," (Angleterre). Il présenta, en même temps, à la bibliothèque, une copie imprimée de sa précédente lecture sur "Tadouac." W.S. Lincoln, Ecr., numismate distingué de Londres, fut élu membre honoraire de la société.

A la réunion du 23 Mai suivant, Alexandre N. Rennie, Ecr., lut un essai des plus instructifs, et accusant de profondes recherches, sur "les bagues, amaux et cachets anciens et modernes."

M. Victor Manificier, d'Auxerre, (Yonne) France, présenta au musée de la société, par l'entremise de M. Alfred Beaudet, (nouvellement arrivé de Paris),—à l'assemblée du 5 Juin, un don de 34 médailles et monnaies Européennes, comprenant, entre autres pièces intéressantes, un médaillon frappé à l'occasion de la visite récente de l'Empereur Napoléon à Auxerre, lors de son fameux discours sur les détestables traités de 1815. La société s'est empressée de reconnaître ce gracieux souvenir de la part de M. Manificier en l'acclamant membre honoraire.

De nombreuses et de très précieuses additions furent faites au musée et à la bibliothèque de la société, à l'assemblée tenue, chez M. le Secrétaire Rose, le 9 Août dernier. John K. Curtis, Ecr., numismate de New-York, fit don à la société de trois volumineux ouvrages en allemand et de deux en latin, sur la numismatique

ancienne et moderne. J. L. Bronsdon, Ecr., F. N.S. (Trésorier de la société) présenta 15 superbes *dénarii* (d'argent), des plus illustres familles Romaines,—ainsi qu'un livra copieusement illustré traitant des monnaies d'Angleterre. W. V. B. Hall, Ecr., enrichit le musée d'une médaille Féniannne, d'un échantillon de gâteau Norvégien, et de plusieurs intéressantes reliques recueillies de la récente conflagration de Portland. MM. Alfred Sandham et R. McLachlan aussi

furent don chacun de plusieurs pièces rares. On procéda ensuite à l'élection de J. K. Curtis, Ecr., comme membre honoraire de la société; puis cette réunion—une des plus intéressantes et des plus profitables qu'ait tenues la société—se termina par l'examen d'une magnifique collection de monnaies d'or, d'argent et de bronze—modernes et antiques, (quelques pièces Grecques remontant même à plusieurs siècles avant Jesus-Christ.)—soumise à l'inspection des membres, par M. J. L. Bronsdon.

Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices des Dimanches et Fêtes.

Consacre aux SS. Anges.

SEPTEMBRE.

Ce mois a 30 jours.

Septembre, (du latin *September*), a été ainsi nommé parce qu'il était le 7e. mois de l'année Romaine.

J. M.	J. S.	Fêtes Religieuses.	EPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
1	S	St. Gilles.	Le Pr. de Galles pose la 1e pierre des bâtisses du Parlement, à Ottawa, 1860.
2. D. XV apr. la Pentecôte—Semi-double. Messe des Dimanches de l'année. Vêpres du Dimanche—Hymne: Lucis Creator. Mémoire de St. Etienne, Confesseur.			
3	L	Ste. Sabine.	Pose de la 1re. pierre de l'Eglise Paroissiale de Montréal, 1824.
4	M	Ste. Rosalie.	(le 6) Handel achève la deuxième partie du "Messe," 1741.
5	M	St Laurent Justinien	Naissance de MEYERBEER à Berlin, 1794.
6	J	St. Eleuthère.	Naissance de Vincent Novello, 1781.
7	V	Ste. Reine.	Le 1er. billet, pour le 1er. Concert de Jenny Lind, vendu à l'encan, à N.Y.
8	S	Nativité de la BVM	Naissance de CHERUBINI, 1760. [rapporte \$225, 1850.
9. D. Sol. de la Nat. de la B.V.M. 2de Cl. Messe de la Ste. Vierge. —Credo de 2de Classe. 2des. Vêpres de la Nativité. Hymne: Ave, maris stella. Mém. du suivant et du XVI Dim.			
10	L	St. Nich. Tolentin.	Naissance de Campagnoli, 1751.
11	M	Ste Théodora.	Premier concert de Jenny Lind à New York: recette \$25,000, 1850.
12	M	St. Guy.	Handel achève complètement le "Messe," 1741.
13	J	St. Aimé.	Bataille des Plaines d'Abraham, Québec, 1759.
14	V	Ex. de la Ste. Croix	Mort de Sir John Stevenson, 1833.
15	S	St. Nicodème.	Mort de Thomas Britton, le charbonnier-musicien, 1714.
16. D. Sept-douleurs de la B.V.M. Double-maj. Messe de la Ste. Vierge. Prose: Stabat mater. 2des. Vêpres des Sept-douleurs. Hymne: O quot undis. Mém. du suivant et du XVII Dimanche.			
17	L	Stig. de St François	Mort de Geminiani, Compositeur et Violiniste distingué, 1762.
18	M	St. Joseph Cupertin	Québec capitule aux Anglais, 1759.
19	M	St. Janvier et ses com	Naissance de Bartleman, basse célèbre, 1769.
20	J	St. Eustache et ses com	Inauguration de l'Université Laval, 1854.
21	V	St. Mathieu, Ap.	Naissance de Bischoff, fondateur des Fêtes Musicales d'Allemagne, 1780.
22	S	St. Th. de Villeneuve	(le 23) Mort de BELLINI, 1835: de Mme. Malibran, 1836.
23. D. XVIII apr. la Pentecôte Semi-double. Messe des Dimanches de l'année. 1res. Vêpres de N. D. de la Merci. Hymne: Ave, maris stella. Mém. du XVIII Dimanche.			
24	L	N. D. de la Merci.	Mort de Grétry, 1813.
25	M	SS. Cyprien et Cor.	Naissance de DONNIZETTI, 1797.
26	M	St. Lin, Pet M.	Mort du Comte d'Abingdon, célèbre flutiste Anglais, 1799.
27	J	SS. Côme et Damien	
28	V	St. Wenceslas.	Mort du Violiniste Kiesewetter, 1827.
29	S	St. Michel.	1er. Concert de Jenny Lind à Boston, 1850.
30. D. Solennité de St. Michel. 2de Classe. Messe de 2de. Cl., ou du 2nd. Ton. 2des. Vêpres de St. Michel. Hymne: Te, splendor. Mém. de St. Jérôme, du XIX Dimanche, et du suivant.			

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANCOIS BENOIT. <i>Directeur des Orphéonistes,</i> Rue Ste. Marie, 510.	ERNEST GAGNON, <i>Organiste de la Cathédrale,</i> Rue Couillard, 14, Quebec.	AUG. LAVALLEE, <i>Réparateur d'instruments,</i> Côte St. Lambert, 32
JEAN BRAUNEIS, <i>Professeur de Musique,</i> 2, Place Jamaica, Rue des Allemands, 37.	GUSTAVE GAGNON, <i>Organiste de l'Eglise St. Jean,</i> Rue Couillard, 14, Quebec.	PAUL LETONDAL, <i>Professeur de Musique,</i> Rue Lagauchetière, 339.
JAMES P. CRAIG, <i>Facteur de Pianos brevetés,</i> Rue St. Laurent, 122 et 124.	JULES HONE, <i>Prof. de Violon, Harmonie et</i> <i>Contre-point,</i> Rue de Bleury, 24.	GEORGES MAILLOUX, <i>Professeur de Piano,</i> Rue St. Constant, 47.
GAETANO DeANGELIS, <i>Professeur de chant,</i> Avenue de l'Union, 28.	J. BTE. LABELLE, <i>Organiste de l'Eglise Paroissiale,</i> Rue Notre Dame, 247,	SALOMON MAZURETTE, <i>Professeur de Piano,</i> Rue St. Laurent, 232.
JOSEPH A. FOWLER, <i>Professeur de Piano,</i> Rue Montcalm, 139.	LAURENT, LAFORCE & CIE., <i>Import. de Pianos et de musique,</i> Rue Notre Dame, 233.	LOUIS MITCHELL, <i>Facteur d'Orgues.</i> Rue St. Antoine.

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M. M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et gratis toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

Venant d'être publiés, (ce 1er Septembre,) CHEZ A. J. BOUCHER, Rue Notre Dame, 260.

CÆCILIA MAZURKA

Moreau facile et brillant :—Prix 30 cts.

Reçu des Editeurs, un nouvel envoi de la célèbre et CHARMANTE ROMANCE

LA SŒUR DES ROSSIGNOLS

de Luigi Bordèse :

(Paroles Françaises et Anglaises)—Prix : 30 cents.

Cahiers de musique reliés avec solidité et élégance, sous un très court délai : Prix modéré.

ROMANCES CHOISIES POUR SOPRANO ET TENOR.

L'Esclave Matresque.... Bordèse
Le flocon de laine..... Muck
Il me l'avait promis..... Henrion
Pourquoi garder ton cœur ?
Giamboni
Pourquoi Pleurer ?..... Beltjens
Reviens, ô mon amie.... Beltjens
Rosée amère..... Abt
La Valse des Adieux.... Nadaud

MORCEAUX SANS OCTAVES.

"Musical Photographs," Collection de 62 charmantes mélodies populaires, par Angelo, prix 30cts. chacune :—aussi,
Adèle Valse..... Schroeder
Bertha Valse..... Mercier

OPERETTES POUR COLLEGES.

Oreste et Pylade..... Bordèse
Le Royal Dindon..... Bordèse
POUR COUVENTS.
Le Marché aux roses.... Bordèse
Les orphelins..... Bordèse
Marie Thérèse..... Duprato
La Fête de fleurs..... Bordèse
Le Miracle des roses.... Bordèse
Le louis d'or..... Bosselet
Frère et Sœur..... Bordèse
L'Esprit et le Cœur.... Bordèse

OPERETTES ANGLAISES.

The twin sisters..... Saronj
Spring Holiday..... Converse
The Flower Queen..... Root
The Miracle of the roses.. Bordèse
De plus, un choix considérable de cantates anglaises, pour distributions de prix, fêtes de Couvent, etc.

ROMANCES CHOISIES POUR BASSE OU BARYTON.

L'adieu..... Schubert
Les adieux du martyr... Sainbris
L'automne..... Niedermeyer
La banque de Malheureux. Abadie
Luther..... Bordèse
Pétrarque..... Bordèse

EXCELLENTS MORCEAUX POUR L'ENSEIGNEMENT.

Fleurs mélodiques d'opéras favoris 36 morceaux mignons et instructifs, par Krug : prix 35 cts., chacun.

ADELARD J. BOUCHER,
(Rue Notre Dame, 260)

Importateur des célèbres harmoniums et ORGUES PORTATIFS de Mason et Hamlin.

Dépot de Musique d'orgue et de chants sacrés.